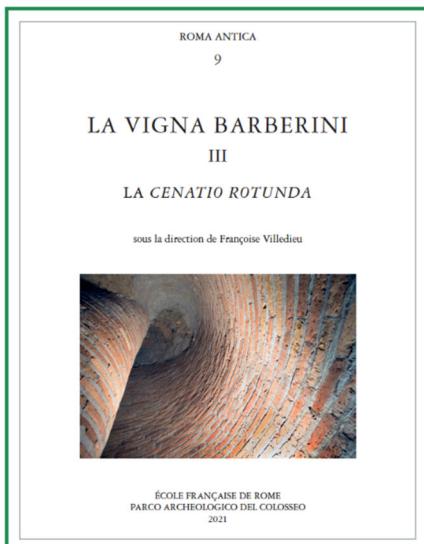


Hommage Pierre GROS



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de sa directrice scientifique Françoise Villedieu, l'ouvrage intitulé *La Vigna Barberini III. La cenatio rotunda*, 497 p., nombreuses figures dans le texte et 31 planches hors-texte ; paru en 2021, il est le neuvième de la série *Roma Antica* publiée par l'Ecole française de Rome et le Parco archeologico del Colosseo. Il présente le dernier état des études sur la salle à manger circulaire et tournante de la *Domus Aurea* de Néron, dans l'angle nord-est du Palatin, au terme de trois campagnes de fouilles menées en 2009, 2010 et 2014. En remettant à Françoise Villedieu le 5 juin 2013 le Grand prix de la fondation Simone et Cino del Duca, sur proposition de l'Institut de France, j'avais souligné l'importance de sa découverte et des recherches de son équipe franco-italienne, en disant combien les topographes de la Rome impériale, les architectes et archéologues du monde antique, ainsi que les

historiens de cette période étaient impatients de connaître dans le détail la structure, le fonctionnement et la signification de cette extraordinaire „machine“. Certes, des expositions préliminaires en avaient déjà proposé des esquisses, qui avaient séduit aussi bien les spécialistes que le grand public, mais seule la publication définitive pourrait satisfaire leur curiosité, et rendre caduques les hypothèses alternatives concernant la localisation de l'édifice, qui avaient fleuri au cours des dernières années. C'est chose faite grâce à ce livre qui, avec rigueur et probité, délivre tous les éléments qui autorisent les inventeurs de ces vestiges à les identifier à la *praecipua coenationum* mentionnée par Suétone (*Nero*, 31, 3).

Les contributions des nombreux auteurs, français et italiens, aux compétences complémentaires, examinent en effet tous les aspects du problème, sans rien dissimuler des difficultés rencontrées à tous les niveaux, depuis l'exploration du terrain jusqu'à l'interprétation des trouvailles. Face à un édifice exceptionnel dont la forme et le mécanisme ne peuvent être que très partiellement reconnus en raison des destructions subies (enfouissement, démantèlement, spoliations, etc.), il était exclu en effet d'apporter des réponses définitives à toutes les questions qui se posent. Mais les résultats acquis mettent indubitablement en évidence la signification de l'ensemble, même si les hypothèses avancées peuvent encore faire l'objet de modifications de détail. La première partie, rédigée pour sa section initiale par Françoise Villedieu, analyse avec une extrême précision la complexe séquence stratigraphique qui retrace la vie du site depuis le règne de Néron jusqu'à l'époque contemporaine. La situation de l'édifice circulaire entre la destruction de la *domus* augustéenne et la mise en place de la terrasse flavienne autorise un premier calage chronologique, même si le paysage dans lequel il s'insérait demeure difficile à établir. Marta Fedeli et Laura David étudient ensuite le matériel des diverses phases depuis la création de la terrasse jusqu'au chantier sévérien ; les tableaux qu'elles dressent offrent une image synthétique de l'ensemble du matériel recueilli en fouille. Elargissant l'enquête, Giorgio Rizzo confirme, en dépit du caractère relativement homogène des contextes urbains immédiatement antérieurs ou postérieurs, depuis la *Domus Tiberiana* jusqu'à l'*Horreum Vespasiani*, qui relativise la place de la céramique parmi les données directement exploitables, que le remplissage du terrassement artificiel qui a complètement remodelé le site après la mort de Néron ne peut avoir eu lieu qu'au cours de la première phase flavienne (années 70-80). Les fragments de revêtements peints, quoique très lacunaires, permettent à Mathilde Carrive qui met en évidence la convergence entre les données stylistiques et les données stratigraphiques, de replacer dans le temps les premiers aménagements des niveaux flaviens en fournissant des informations précieuses sur le décor pariétal de cette période, globalement peu documenté à Rome. Le catalogue des monnaies est dû à Valeria Fontana, cependant que l'étude des fragments des terres cuites architecturales permet à Mario Rossi de postuler la présence d'édifices tardo-républicains ou julio-claudiens préalablement détruits pour faire place à la *cenatio* et à ses annexes. La première partie s'achève sur la présentation, par Riccardo Montalbano, de fragments de marbre provenant des constructions de la terrasse flavienne. Cette

énumération ne rend pas compte en fait de la richesse de ces 195 pages initiales, dont l'intérêt va bien au-delà d'un simple compte rendu de fouilles, puisqu'il retrace l'histoire de l'un des points stratégiques de la colline : ses aménagements successifs attestent l'importance qu'il a revêtue pour la définition des espaces palatiaux, dans une logique de conquête du terrain et de domination visuelle de la ville.

La deuxième partie, consacrée exclusivement à l'édifice néronien, constitue le cœur de l'ouvrage. L'analyse structurelle des vestiges, les hypothèses relatives à son mécanisme et à la source d'énergie qui en assurait le mouvement régulier, les propositions enfin concernant sa restitution composent un récit que, malgré son caractère technique, le lecteur ne peut que déchiffrer avec passion dans tous ses méandres. La part prise à sa rédaction par Françoise Villedieu et Nathalie André est prépondérante. Elles s'attachent d'abord à décrire et, autant que possible à dater, les différentes parties du bâtiment, à savoir son mur annulaire, son pilier central ainsi que son escalier hélicoïdal, les arcs adjacents et les plans horizontaux, avec une attention particulière portée aux secteurs potentiellement réservés aux dispositifs mécaniques. L'apparat illustratif, tant photographique que graphique, ne laisse dans l'ombre aucun détail et permet de suivre sans perdre pied toutes les étapes du développement. Cette description est animée d'une dynamique qui en rend la lecture d'autant plus instructive; informées des tendances les plus actuelles de la recherche, Fr. Villedieu et l'architecte N. André s'efforcent en effet de retracer en même temps les étapes de ce chantier si singulier, et la façon dont le travail y a été organisé. La seconde section est consacrée à l'analyse du matériel recueilli en fouille, dont s'acquitte avec une remarquable efficacité Marta Fedeli, qui a puissamment secondé Fr. Villedieu tout au long de la préparation de ce volume. Un détour inévitable par les documents figurés achève cette approche: il s'agit d'abord de la série monétaire légendée *MAC AUG*, où l'on a voulu identifier soit le *macellum magnum*, soit la *cenatio rotunda*. Claudia Devoto montre, au terme d'une analyse exhaustive de l'image de son revers, qu'aucun élément décisif ne se dégage qui privilégierait l'une de ces deux interprétations, comme le confirme le catalogue de ces monnaies, établi par Barbara Spigola. Un texte suggestif de Mathilde Carrive explore le dossier iconographique des peintures et reliefs de Pompéi et de Rome, essentiellement, pour tenter de donner, en l'absence de tout vestige de la partie supérieure de la structure, une image de ce que voyaient les passants qui levaient les yeux vers le Palatin.

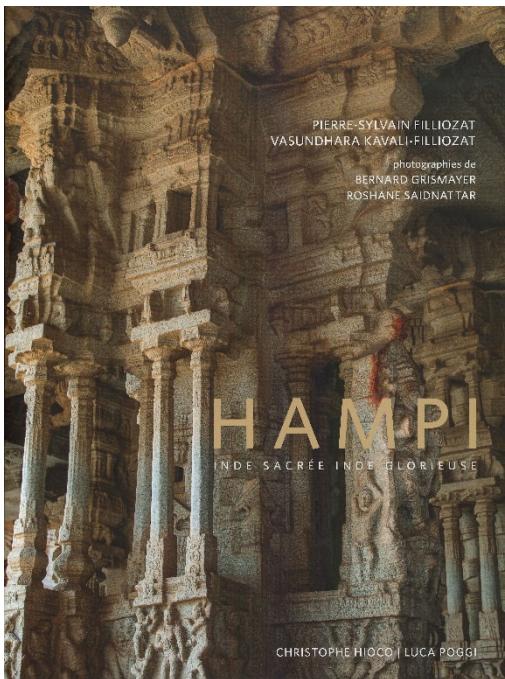
Le second volet de cette section est plus hypothétique puisqu'il aborde la question décisive du mécanisme assurant le mouvement. La présence, sur les arcades supérieures, à intervalles réguliers et disposés symétriquement par rapport au centre, de cavités de forme hémisphérique qui semblent avoir été occupés par une série de galets impose l'idée que c'est la partie inférieure de la salle, son plancher plus précisément, qui était mobile, et non sa voûte, comme on l'a parfois affirmé. Cette constatation oriente les ingénieurs Matthieu et Daniel Gabay vers un système assimilé à un ancêtre du roulement à billes qui rappellerait le dispositif retrouvé en 1928 parmi les fragments de navires qui gisaient au fond du lac de Nemi. Les sphères de bronze disposées dans les calottes auraient tourné sur elles-mêmes, entraînées par la rotation du plancher de bois placé au-dessus d'elles. Les conditions à la fois structurelles et environnementales, en particulier la présence d'une grande citerne de stockage et de transit située dans la proximité de l'actuel couvent de San Bonaventura, paraissent plaider décidément pour un mécanisme hydraulique. Il importait alors de modéliser, en fonction de l'espace disponible et des très rares traces de fragments métalliques retrouvés sur place, la transmission de cette énergie. En tenant compte d'une part de l'alimentation de cette partie de la colline, d'autre part des connaissances des Romains dans ce domaine, ils se livrent à des calculs fondés sur deux paramètres essentiels, la masse à mouvoir et la quantité d'eau nécessaire. A partir de là ils postulent la présence d'une grande roue verticale placée à l'extérieur du plus grand mur annulaire et alimentée par en-dessus au moyen d'une chute à débit constant, le mouvement étant transmis ensuite au plancher par une série d'engrenages. La fig. 282 rend visible cette hypothèse, cependant qu'Edoardo Gautier di Confiengo en propose une autre, qui reprend plus précisément en l'appliquant à la machine néronienne le système de l'*hydraleta* vitruvienne (*De architectura*, X, 5, 2). Le dernier chapitre, rédigé par Fr. Villedieu et N. André, présente enfin les restitutions possibles de l'édifice et de son cadre architectural. Le caractère très incomplet des vestiges, qui est le lot ordinaire de l'archéologie, est ici aggravé par le fait que les mises en série ou les analyses typologiques ne sont d'aucun secours, l'édifice en question constituant à bien des égards un *unicum*. L'une des questions les plus difficiles, parmi tant d'autres, est celle du plancher tournant, dont le diamètre devait être en toute hypothèse supérieur à 12 m : nécessairement rigide et pesant, il opposait en principe, au contact du bronze des galets, une inertie

due aux effets de frottement, et il convient de prêter aux ingénieurs et charpentiers chargés de sa construction un grand savoir-faire et un soin exceptionnel apporté au choix des matériaux. L'idée qui s'impose pour la partie supérieure du monument, dont tout a disparu, est que la *cenatio* aurait revêtu l'aspect d'une *tholos* fixe, et indépendante du plancher tournant, à laquelle on accédait à partir d'un autre corps de bâtiment, aucune possibilité d'entrée n'étant prévue à partir des parties basses.

La troisième et dernière partie élargit la réflexion au contexte spatial et idéologique de cette création unique en son genre. Maria Antonietta Tomei dresse en premier lieu un état des connaissances relatives à l'alimentation en eau du palais impérial, depuis Auguste jusqu'à Néron. Elle examine ensuite les autres constructions attribuées à ce dernier sur le Palatin, fournissant à cette occasion un remarquable bilan sur le nymphée de la *Domus Transitoria*. Nous avons essayé pour notre part, en précisant la notion de *mundus* impliquée dans la brève notice de Suétone, de montrer en quoi cette prouesse technique constituait la mise en place et en acte d'une conception cosmologique du pouvoir, héritée de la science hellénistique. L'empereur, participant au mouvement des astres, surplombait la Ville dans son ensemble et échappait, tel un Apollon solaire, à la fixité supposée de la Terre. Dans une étude très dense, Filippo Coarelli prête une attention particulière aux édifices qui peuvent être considérés comme des précédents ou des modèles, tels la Tour des vents à Athènes ou l'*aviarium* de Varron; il retrace ensuite le parcours des architectes Severus et Celer à qui Néron avait confié la conception et la réalisation de son palais, pour montrer enfin que le franchissement de la dépression séparant le Caelius de ce secteur du Palatin par un aqueduc ne pouvait être assuré que par un siphon inversé. La dernière contribution, due à Claudia Cecamore, aborde le thème du dialogue entre espace interne et externe, qui se pose en termes singuliers dans cette *cenatio*; elle analyse à ce propos, en s'inspirant des approches les plus contemporaines, la façon dont les Romains le concevaient, rouvrant par exemple le dossier de l'*Amaltheum* de Cicéron ou celui des ouvertures de la villa dite de Poppée à Oplontis. Les *topothesiae*, c'est-à-dire les paysages encadrés par les baies des salons ou *triclinia* des grandes demeures de plaisance, prenaient dans le cas de la *cenatio* néronienne la dimension de la ville entière, qui se déployait au gré des mouvements de la salle à travers les „parois“ aériennes de la *tholos*.

On aura compris à la lecture de ce trop bref survol des chapitres si riches de cet ouvrage, que l'identification de la *cenatio rotunda* ne résulte pas de la tentation, qui a fait tant de ravages dans l'historiographie de la topographie romaine, de donner à un ensemble de ruines un nom consacré par la tradition écrite, mais d'une démarche scientifique aussi profonde qu'exhaustive qui prend en compte toutes les données du terrain au terme d'une fouille exemplaire, étudie toutes les possibilités d'une restitution vraisemblable, tant du point de vue technique que fonctionnel, et en tire toutes les conséquences non seulement pour l'organisation du palais néronien mais aussi pour l'image que cet empereur voulait donner de son pouvoir. C'est la digne conclusion de l'une des aventures archéologiques les plus passionnantes de ces dernières décennies.

Hommage Henri-Paul FRANCFOORT



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs Pierre-Sylvain Filliozat et Vasundhara Kavali-Filliozat, l'ouvrage intitulé *Hampi. Inde sacrée Inde glorieuse*, sous la direction de Chr. Hioco et L. Poggi, photographies de B. Grismayer et R. Saidnattar, Milan, 5 Continents Éditions, 2021, 220 pages, nombreuses illustrations en couleur.

Le grand ouvrage que nous donnent notre confrère P.-S. Filliozat et madame V. Kavali-Filliozat comble un vide dans l'édition en langue française sur les sites et monuments de l'Inde ancienne.

Hampi, dans l'actuel État du Karnāṭaka en Inde, est l'ancienne Vijayanāgara capitale du Karnataka qui connaît son apogée du XIV^e au XVI^e siècle. Cette cité immense est riche de nombreux monuments architecturaux, artistiques et épigraphiques, notamment de grands sanctuaires. Aujourd'hui largement ruinée, de grandioses sanctuaires,

des temples monumentaux, y sont néanmoins toujours en activité. Son étude était un gageure et l'ouvrage objet du présent hommage est le résultat de cinquante années de visites annuelles et d'études de la part des auteurs. La préface de P.-S. Filliozat brosse à grands traits l'histoire et rappelle que cette cité a aussi été visitée et décrite aux XV^e et XVI^e siècles par des visiteurs étrangers, venus de Perse, de Russie, ainsi que par des Portugais et des Italiens. A une période de ruines et de désolation (XVII-XVIII^e s.) succède un âge d'études scientifiques, épigraphiques et archéologiques.

L'introduction (p. 11-20) précise que la ville était déjà occupée antérieurement à la fondation de l'empire, du VII^e au milieu du XIV^e s. Vijayanāgara devint ensuite, à la période impériale (XIV^e – XVI^e s.) une grande capitale ville fortifiée, mais également un lieu de pèlerinage, un espace sacré, un foyer de vie intellectuelle et religieuse au grand rayonnement, sur lequel l'ouvrage met l'accent. Les principaux monuments ont été sélectionnés pour cette publication, parmi les quelque cinq cents recensés (plan de la fig. 5, p. 15). L'ouvrage, outre les aspects monumentaux et artistiques essentiels, se fonde sur l'étude des textes ainsi que sur la documentation épigraphique *in situ*, en *kannada*, en *telugu* ou en *sanskrit*.

Le chapitre consacré au « site de Hampi-Vijayanagara » (p. 21-52) décrit le milieu naturel, les principes de l'urbanisme et met en place certains des monuments civils, enceintes ou plateformes, dont celle dite de la *mahānavami* richement ornée de reliefs très vivants (armées, chasses). On découvre encore un bassin, aménagé dans une zone palatiale. Le type standard du temple, du complexe religieux, et leur symbolisme centré sur la cella et la tour font l'objet d'une présentation très didactique. Les fortifications, les voies de circulation et le système complexe de gestion de l'eau à partir de la rivière pérenne ne sont pas omis.

Un « Aperçu d'histoire politique » (p. 53-72) présente la documentation, notamment épigraphique remontant à aux époques pré-impériales, depuis le VIII^e siècle, au royaume de Calukya, à l'époque Hoysala, puis à la dynastie Saṅgama et enfin de la constitution de l'empire du Karnāṭaka au XIV^e s. Les auteurs déroulent la succession des dynasties et des règnes. Ils expliquent aussi que « l'histoire culturelle, du XIV^e s. à nos jours, est celle des deux tendances, tantrique et védique, réalisée au temps de Saṅgama » (p. 59), c'est-à-dire celle d'un renouveau védique dans la région, tandis que des dynasties musulmanes sont établies dans le Nord de l'Inde. Puis la dynastie Sāluva s'installa, jusqu'au XVI^e s. Des reliefs dépeignant des cérémonies et des statues de membres des familles régnantes illustrent cette riche histoire. Après le XVI^e s., l'histoire politique de la cité prend fin, tandis que son

destin religieux se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

« À la gloire de Śiva » (p. 72-118) est un chapitre centré sur temple de Virūpākṣa consacré à cette divinité majeure. Il s'agit d'un immense complexe architectural construit autour du Liṅga de Śiva visible sur la colline Hemakūṭa, toujours objet de culte. Topographie, architecture, art et cérémonies sont présentés de manière très vivante, illustrés de belles photographies faisant une place à des célébrations actuelles, à la foule très colorée des fidèles. On remarquera, entre autres merveilles, outre des murs historiés de reliefs narratifs et de présentation, les deux statues monumentales en rondebosse de Gaṇeśa, le dieu éléphant, surnommées par antiphrase « pois chiche » et « graine de moutarde » (p. 100).

« À la gloire de Rāma, XV^e – XVI^e siècles » (p. 119-134) met en valeur de grandioses monuments ruinés attestant de l'importance de son culte dans le passé, tel le temple de Rāmacandra. La sculpture y est de grande qualité, montrant l'immense renommée de l'épopée du *Rāmāyaṇa* dont des épisodes apparaissent sur certain bas-reliefs, tandis que d'autres dépeignent des divinités, comme un magnifique Kalki (dixième *avatāra* futur de Viṣṇu) équestre armé (fig. 6, p. 121). Quatre autres temples étaient encore dédiés à Rāma.

« À la gloire de Viṣṇu aux pieds de Madhva et Rāmānuja » (p. 135-202) est un chapitre s'ouvrant avec « Hanumān à Hampi » qui précise l'importance de ce dieu à l'aspect de singe, dont les incarnations et l'importance dans la religion et la philosophie, surtout pour la communauté *mādhva* (qui prône la dualité absolue de Dieu et du monde) sont expliquées avec clarté (p. 137-142). Les temples et leurs décors attirent ensuite l'attention, étant replacés dans leur contexte historique. Ainsi on peut lire une analyse très précise et très complète du temple de *Vīthala*, ensemble cultuel complexe, construit en une seule venue au XV^e s. Cette riche partie est illustrée avec une abondance de photographies, de relevés de plans et de coupes ainsi qu'une étude des décors et de l'épigraphie, issus de la publication scientifique des auteurs sortie en 1988. L'étude des piliers, ornementés et hautement fonctionnels, (p. 159-171) est un modèle du genre. La description du décor sculpté est chaque fois l'occasion de développer pour les lecteurs, de façon pédagogique, des aspects de la luxuriante et complexe mythologie indienne, des *avatāra* de Viṣṇu au sanctuaire de Garuḍa, monture du jeune dieu Vīthala (p. 146-151). Une section consacrée à l'épigraphie (p. 182-186) permet d'en imaginer le fonctionnement. Ce chapitre se termine avec le temple de Kṛṣṇa, un grand complexe muni d'un beau bassin à degrés où se déroulaient des fêtes aquatiques lors de cérémonies.

« À la gloire des Jina » (p. 203-206) relate l'existence d'une communauté *jaina* dès le XIV^e s. et fait état des temples qui lui sont liés.

« À la gloire de Bhuvaneśvarī » (p. 207-210) conclut sur l'histoire de l'introduction sur place du culte de cette déesse différente de Pampā (épouse de Virūpākṣa), probablement dès le XVI^e s., mais dans autre contexte que l'univers shivaïte *pāśupata-śaiva*, plus ancien.

L'ouvrage se clôture sur des annexes (p. 211-219) comprenant une bibliographie et un index-glossaire qui complètent très commodément ce beau livre. Très savant mais destiné à un large public, somptueusement illustré de plans et de photographies en couleur, parfois en pleine page, cet ouvrage constitue pour les lecteurs francophones une introduction unique à un site exceptionnel et, plus encore que cela, un exposé clair d'une partie de la riche philosophie religieuse de l'Inde.